

Dans les paysages fantomatiques d'Asie centrale, la photographe Claudine Doury saisit la beauté rêveuse des femmes.

Kazakhstan, Ouzbékistan, Kirghizistan : le livre se présente comme un reportage sur ces pays de l'Asie centrale aux consonances jumelles, qui ont tous gagné leur indépendance après la chute du communisme. Son titre, *Loulan Beauty*, est aussi le nom d'une momie vieille de quatre mille ans retrouvée il y a une trentaine d'années dans les sables du Lob Nor, à l'extrême ouest de la Chine. Voyez, on est déjà un peu perdu. Le livre promettait un « road-movie » dans les pays postsoviétiques, et nous voilà en Chine. Avec la photographe Claudine Doury, c'est ainsi. Elle présente un sujet et parle de tout autre chose. Son travail déroutant passe du coq à l'âne, et pourtant on est pris dans une sorte de magie subtile, légère, envoûtante.

Mais écoutez plutôt l'histoire que la photographe raconte pour présenter le Kazakhstan, première étape de son curieux voyage. L'histoire est vraie. Elle tient du conte de fées, comme toutes celles que Claudine Doury place en préambule de chaque pays traversé. Cette fois, il s'agit du témoignage de Djanat Djaparova, l'institutrice de la petite ville d'Aralks. « *Lorsqu'elle était enfant, dans les années 70, rapporte la photographe, elle se baignait chaque jour dans les eaux de la mer d'Aral juste devant chez elle. Depuis, la mer s'est retirée à une centaine de kilomètres et les enfants de son village ne veulent pas croire qu'il y a bien eu une mer au Kazakhstan. En devenant institutrice, elle s'est promis de réunir chaque année l'argent qui permettrait à une dizaine d'enfants d'aller à sa rencontre. Le chauffeur qui avance depuis cinq heures dans la steppe la voit en premier : l'Aral, "l'île", en kazakh, perdue au milieu*



SAMARKAND,
OUZBÉKISTAN, 2004.

Les égarés de la steppe

des sables. L'émotion est forte. C'est une mer très étrange, une mer dont le son aurait été coupé. » Ce récit concis sur ce désastre écologique se lit comme le story-board des images qui devraient suivre. On s'attend à voir l'institutrice et ces enfants nés dans un port aujourd'hui échoué en plein désert à la poursuite de la mer promise. Or, Claudine Doury est déjà ailleurs. On ne découvrira même pas les traits du visage de Djanat Djaparovna. Cette histoire n'est qu'une mise en bouche, tout comme celle de ce musée en Ouzbékistan gardé par une vestale au milieu de nulle part dans une ville fantôme, extraordinaire lieu recelant 80 000 toiles, soit la plus belle collection de l'avant-garde russe après Saint-Petersbourg. Une mise en bouche ou un « thème », dirait-on en musique, autour duquel, à la manière d'un musicien de jazz, la photographe se livre ensuite à des variations sans rapport apparent avec le sujet et parfaitement maîtrisées – des dromadaires dans la steppe, une majorette coiffée d'un chapeau à plumet, une fillette montrant le portrait de sa mère ! Toutes sont liées les unes aux autres par la pureté des cadrages, un rythme et la tonalité de ces couleurs soviétiques au kitsch fané.

La perfection de ces images qui défilent comme les plans d'un film un rien déjanté à la Kusturica en ferait presque oublier le leitmotiv : les femmes. Dans ces anciens royaumes de l'Asie centrale aux traditions séculaires, où tout semble appelé à disparaître dans les sables du désert, seules les femmes restent reliées à l'ordre mystérieux et chaotique de l'Univers. Dans ce travail, comme dans ses précédents ouvrages également réalisés dans les ex-pays de l'Est (1), Doury regarde le monde à travers elles, leur imaginaire, leur beauté. Aucun discours simpliste, militant ou directement féministe, n'y est affirmé, même si dans *Loulan Beauty* le portrait de cette jeune femme prostrée le jour de son mariage forcé est glaçant. Claudine Doury renverse les codes de la société patriarcale. Ou plutôt : elle les met de côté, pour ne se focaliser que sur la sensibilité au féminin. Les hommes ne sont pas absents, mais comme mis entre parenthèses, traités de façon anecdotique, tels des

A lire
Loulan Beauty
de Claudine Doury,
éd. du Chêne,
128 p., 45 €.

éléments d'un décor vide, sans résonance, pris de dos, ou de loin, comme ce motard croisé sur une piste et saisi à travers un pare-brise étoilé.

A peine sent-on une pointe de dérision sur l'univers psychorigide de la condition masculine à travers la photo de cette statue de « l'homme nouveau », représentant un prolétaire

pied en avant, mains assurées sur les hanches et regard pointé vers un avenir radieux. La femme serait-elle l'avenir de l'homme ? Même pas. Visiblement, Claudine Doury n'a aucun message à délivrer. Juste des images mentales qu'elle se passe en boucle. Celles qu'elle s'est façonnées dans l'ennui de son adolescence dans les années 70, lorsqu'elle cherchait à s'échapper de sa Touraine en apprenant le russe et en rêvant à ce qui se passait de l'autre côté du rideau de fer, « cette partie de la planète où l'on n'avait pas le droit d'aller ». Depuis, les frontières de l'Union soviétique ont volé en éclats, mais les rêveries de cette femme de 48 ans ne se sont pas envolées pour autant. Rituellement, elle traverse l'ancien rideau de fer comme Alice traversa le miroir. Elle y retrouve ces femmes souvent très belles, absentes d'elles-mêmes, égarées dans leurs pensées. Des femmes qui donnent oxygène, vie et profondeur dans un univers chargé d'ennui, asphyxiant et mortifère ■

LUC DESBENOIT

PHOTOS : CLAUDINE DOURY/AGENCE VU

(1) *Peuples de Sibérie, du fleuve Amour aux terres boréales* (1999, éd. du Seuil), et *Artek, un été en Crimée* (2004, éd. de la Martinière).



CI-CONTRE, MER D'ARAL, KAZAKHSTAN, 2003.
CI-DESSOUS, KIZILJAR SILKHON, KAZAKHSTAN, 2003.

